

PETIT-PIERRE

OU

LE BON CULTIVATEUR.

ENFANCE DE PETIT-PIERRE.

XXI. COMMENT LA LAINE DES DREBIS DE PETIT-PIERRE
FOURNIT À BIEN DU MONDE.

(Suite.)

“ Si je n'avais jamais essayé auparavant, pensait-il, si je n'avais pas toujours bien observé, avec toute l'attention possible, comment font les laboureurs, les meilleurs, les plus habiles laboureurs ; si je n'avais pas tout étudié d'un bout à l'autre, depuis la main qui tient le manche, jusqu'aux pieds qui marchent dans le sillon, je croirais qu'il y a quelque chose que je ne sais pas ou que je ne veux pas faire.... Mais c'est là, c'est bien là dans ma tête, disait-il et portant le doigt à son front : c'est comme si je labourais à l'instant même ; rien n'y manque, ça ne peut pas ne pas aller.... et cependant ça n'a pas été du tout.... C'est manqué, c'est raté. Je vais passer pour un moutard et un menteur, et j'ai perdu trois francs par-dessus le marché.... ”

Et voyant passer et repasser à quelques pas les attelages des grands valets, il suivait d'un oeil de regret et d'envie ces bœufs si patients, si bien dressés, qui ne faisaient pas un pas plus rapide que l'autre, et il se disait encore en lui-même :

“ Ah ! si j'avais eu ceux-là, comme je m'en serais tiré ! ”

Le pauvre garçon ne doutait pas que son infortune avait été habilement et très-méchamment préparé ; il ne se doutait pas que bien d'autres, à sa place, auraient échoué comme lui.

XXX. OU L'ON VOIT QUE PETIT-PIERRE NE SE DÉCOURAGEAIT
PAS FACILEMENT.

Quand vint l'heure du goûter, les laboureurs, sans dételer, quittèrent un moment l'ouvrage et allèrent s'asseoir au-dessous du champ, sur le bord d'un chemin creux opposé à celui où se cachait Petit-Pierre. Un grand ormeau ombrageait le talus gazonné, et une source jaillissait à côté ; c'était là que les robustes travailleurs venaient boire un bon coup de bonne eau claire, en mangeant le pain bis de leur goûter.

En ce moment Petit-Pierre n'y put tenir, il sauta dans le champ, courut à l'attelage du premier valet, saisit l'araire d'une main, un énorme araire deux fois plus lourd que celui d'Etienne ; empoigna de l'autre main la longue gaule à piquer les bœufs et fit timidement cet appel de la langue, ce bruit intraduisible par écrit, à l'aide duquel les laboureurs mettent leurs animaux en marche.

Les bœufs marchèrent à merveille, et Petit-Pierre eut la joie enivrante pour lui de voir s'ouvrir sous le soc, qu'il dirigeait le plus parfaitement du monde, une raie de labour plus nette, plus clorrecte et plus droite que celle commencée, un instant avant, par le grand valet ; le grand valet passait cependant pour le meilleur laboureur de Fontanes.

Après avoir fait une raie presque entière, il s'esquiva sans bruit, content comme on peut le croire et tout à fait réconcilié, au moins avec lui-même. Mais cela ne lui pouvait suffire ; il réfléchit de nouveau, tourna et retourna cent fois ses idées dans sa petite cervelle ; s'ingéniant, se cassant la tête dans le but de découvrir pourquoi les bœufs d'Etienne, pourquoi l'araire d'Etienne avaient de si détestables caprices et ne voulaient pas marcher droit.

Ne devinant pas encore complètement la vérité, il n'eut pas la pensée d'aller examiner l'instrument ; mais il se dit à part lui :

“ Ces bœufs ont été malmenés, surmenés, effarouchés d'une manière quelconque ; c'est sûr, c'est tout à fait sûr. ”

Le soir à souper, quand on voulut le gôuiller un peu sur sa mésaventure, il avait déjà repris toute son assurance. Et le premier valet lui ayant demandé s'il se chargeait à lui tout seul d'achever le labour du champ dans une année : “ Bon Dieu, répondit-il vous pouvez rire, vous et les autres ; il n'y a peut-être pourtant pas de quoi, autant que vous croyez bien. D'ailleurs, ce n'est vraiment pas malin de travailler avec vos bœufs, à vous. Des bœufs qui labouraient tout seuls, des bœufs sans méchanceté, et si dociles, que le jour où la demoiselle voudra passer derrière et leur dire d'aller, même sans qu'elle ait à toucher au manche de l'araire, ils feront leur guéret tout aussi bien qu'avec vous. ”

— Tu as plus de langue ce soir que ce matin, petit, fit le valet.

— Bah ! vous n'auriez peut-être pas non plus beaucoup de gloire, s'il vous fallait lier les petits bœufs et aller finir vous-même le sillon d'Etienne. ”

Le père Martin, Jeannette elle-même avec tout le monde, furent choqués de la présomption du petit homme ; et comme tout le monde, alors, était aise qu'il en eût l'affront bien complet, il fut entendu que, le lendemain Petit-Pierre recommencerait la tentative avec les grands bœufs.

Là-dessus Petit-Pierre s'alla coucher, après avoir complètement retrouvé sa confiance en lui-même, son courage et sa volonté ; seulement, au moment de s'endormir, il repassa attentivement dans son esprit toutes les précautions qu'il croyait bon de prendre quand il se remettrait au labour, comme d'examiner avec soin, avant d'entrer dans le guéret, si les bœufs n'auraient rien qui pût les gêner sous le joug, si l'araire était convenablement réglé, si l'aiguillon de l'aiguillade serait assez long et assez pointu et ne serait ni trop pointu ni trop long.

Toutes ces réflexions faites et bien faites, il ferma les yeux et fit, comme la maison toute entière, un bon somme.

XXXI. ON DÉCOUVRE LA MALICE ET LES HAUTS FAITS
D'ÉTIENNE. TRIOMPHE DE PETIT-PIERRE AU LABOUR.

Le lendemain donc, Petit-Pierre conduisit les grands bœufs aux champs ; et, pour ne pas rester oisif, le premier laboureur mena les petits bœufs. Le père Martin et Jeannette suivirent encore.

Petit-Pierre arrivé avant tous, attela ses bêtes, fit une rapide mais attentive inspection de tout l'attelage, souleva l'araire hors du guéret, l'examina de même, très-prompement, dans toutes ses parties, et fit enfin tout ce qu'il avait en le tort de ne pas faire la veille, en prenant l'attirail laissé par Etienne. Satisfait de son double examen, il mit ses bœufs en marche et les dirigea avec un plein succès jusqu'au bout du sillon. En se retournant, il vit avec joie qu'il venait de faire une raie de labour complètement irréprochable, et que tout le monde applaudissait avec quelque surprise à ce succès de l'apprenti laboureur.

Le premier valet, qui s'était arrêté à regarder un moment, n'attela qu'après les autres, et les autres se mirent aussi à le regarder faire.

Pas plus que la veille, les bœufs ne partirent au premier appel ; et, sur un coup vigoureux d'aiguillon, ils firent sauter en l'air le manche de l'araire, et du contre-coup tomber le laboureur. Seulement, comme le grand valet avait mieux que Petit-Pierre serré le manche, le manche le renversa plus rudement encore et lui-écornifla le menton d'une cruelle manière.

“ Il y a un sort, c'est sûr qu'il y a un sort, fit le pauvre garçon en se rajustant. ”

— Il n'y a pas de sort du tout, dit Petit-Pierre, qui cette fois s'était mis à examiner l'araire : il y a qu'Etienne est un fameux